



## Une tragédie familiale

# René, Alfred et Lucien Ostermann<sup>1</sup>

René Ostermann († 30 mars 2001) est de la classe 1926. Il est incorporé de force dans la *Wehrmacht* (1943/1944). Blessé en Russie (Narwa), il est libéré en 1945. A l'issue de la guerre, il est reconnu invalide à 100%.

Alfred Ostermann est de la classe 1914. Titulaire d'une maîtrise de menuisier, il exerce son métier à La Chaiseraie de Bischheim. Incorporé de force dans la *Kriegsmarine* (1943-1944). Il est libéré en 1945 et décède quarante ans plus tard, en 1985.

Leur frère Lucien est de la classe 1912. Il effectue son service militaire dans l'Armée française en 1935/1936. Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier dans le Nord de la France. «Il a été libéré très tardivement par rapport aux autres Alsaciens; ils étaient déjà tous rentrés quand mon mari est revenu».

Dans l'Alsace annexée, il vit à Schiltigheim, commune qui se trouve sous la coupe de

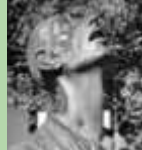
l'*Ortsgruppenleiter* Heim, membre de la 5<sup>ème</sup> colonne. Avec lui, pas un seul jeune n'échappait à l'adhésion aux organisations nationales-socialistes (SA, HJ, etc.). «Mon mari ne voulait pas de ça. Facteur d'orgue chez Roethinger, il aspirait avant tout à une paisible vie de famille». Après la défaite de 1940, Roethinger a fermé et Lucien Ostermann est contraint de chercher du travail ailleurs. Grâce à son frère Alfred et à ses talents de facteur d'orgue, il entre à La Chaiseraie à Bischheim.

### Enrôlé dans la *Schutzpolizei*

Au printemps 1943, les SA sont passés dans la fabrique. Comme «il ne pouvait pas les sentir», cela s'est remarqué et il a été obligé de travailler dans une ferblanterie.

«Un villageois, du même âge que mon mari, mais qui n'avait été ni soldat français, ni soldat allemand, est venu chez nous, en tant

<sup>1</sup> Témoignage de leur sœur, Lucie, épouse Elsaesser, recueilli par Joseph Lantz, et de Marie, épouse de Lucien Ostermann.



que *Zellenleiter*, pour récupérer des tissus pour une *Spinnstoffsammlung*. Mon mari, qui le connaissait bien, lui dit: «Te voilà maintenant *Lumpesammler?*». Vexé par cette réflexion, le *Zellenleiter* l'a dénoncé et mon mari a été interrogé par la Gestapo. Etant absente à ce moment-là, je l'ai attendu, le soir, pour manger. Il a fini par rentrer et m'a raconté toute l'histoire. Quelques jours plus tard, pour une raison inconnue, il a été incorporé dans la *Schutzpolizei*».

En fait, il a probablement été retenu à cause de son attitude anti-allemande. Son *Umschulung* devait présenter pour les autorités un caractère d'urgence, comme pour les 217 autres Alsaciens enrôlés dans la police en février 1944.

Lucien Ostermann est donc incorporé directement dans la *Schutzpolizei*, le 10 février 1944, sans passer par le *Reichsarbeitsdienst*. «Quand il est parti, j'étais enceinte de notre troisième enfant. Il espérait une fille, mais ce fut un garçon qu'il n'a jamais connu». Il envoie une carte de Lahr où il est dans le train qui reste en gare pendant une heure.

«Un cheminot lui a donné une carte et de quoi écrire. Jusqu'à Lahr, il était sous la surveillance de la Gestapo. Pendant le voyage, il se fait voler sa couverture, mais un Allemand lui en a donné une autre, de meilleure qualité!

On sait qu'il était à Koenigsbrück le 24 mars 1944. A la fin du mois d'avril, il bénéficie d'une permission que nous avons passé à Souffelweyersheim et à Lochwiller. Mon Dieu, qu'il était maigre! Presque méconnaissable. Il nous a expliqué que la nourriture était infecte.

En août 1944, j'étais sur la place Kléber, à Strasbourg, où j'attendais le tram pour rentrer chez moi. Et il n'arrivait pas. Soudain, j'ai vu trois soldats allemands qui passent en courant. L'un d'eux m'agrippe pour me conduire dans un abri de la place de l'Homme de Fer. Le bombardement a commencé aussitôt. C'était terrible, mais j'étais relativement calme: je savais mes enfants à l'abri chez mes parents... excepté le bébé que j'attendais. Le calme étant revenu, j'ai dû marcher dans les gravats jusqu'au cimetière Sainte-Hélène où je pourrais prendre un



tram pour Souffelweyersheim : j'avais rendez-vous avec l'*Ortsgruppenleiter*. Ce que je lui ai dit ce soir-là ! Il aurait pu me faire enfermer ! Il avait l'acte de disparition de mon mari, porté disparu à Borisov, sur le front russe, à la date du 2 juillet 1944.

### Porté disparu sur le front de l'Est

Sa Compagnie m'a renvoyé sa valise avec toutes ses affaires, à part quelques effets de toilette (rasoir, blaireau...). Quinze jours après, j'ai été convoquée à Strasbourg. J'ai été reçue par deux Allemands, très corrects. L'un d'eux m'a tout de suite demandé le métier que mon mari exerçait dans le civil et a dit, non sans admiration : » *Orgelbauer, das ist doch ein spezial Beruf* ». A partir de ce jour et jusqu'à la Libération, j'ai touché une pension de 60 *Marks*. Après, je n'ai plus rien reçu, mais ce n'était pas trop grave, car j'habitais alors chez mes parents.

Mon mari étant porté disparu et n'ayant pas reçu confirmation de son décès, j'ai encore espéré de ses nouvelles bien après la guerre. J'attendais le courrier, malgré tout. Je rencontrais d'autres femmes dont le mari n'était

pas revenu. On ne s'imagine pas la misère de ces femmes ou de ses veuves après la guerre.

Sans acte de décès et sans papiers attestant son incorporation de force - tous les papiers concernant la *Schutzpolizei* furent détruits par les Allemands à la fin de la guerre - il m'a été difficile d'obtenir une pension ou une indemnité. Le problème, c'est que les hommes incorporés dans la *Schutzpolizei* ont été envoyés au front, mais n'ont pas été reconnus comme militaires ». Ces hommes étaient plus particulièrement utilisés pour lutter contre les partisans. Ce n'est qu'en 1976 qu'on reconnaît à ceux qui ont été enrôlés dans une unité de la *Polizei-Waffenschule*, qui a combattu sur le front de l'Est, le statut d'incorporés de force ; ce qui n'est alors pas encore le cas pour les Malgré-Nous ayant servis dans des régiments ou formations de police comme la *SS Polizei* (*Bulletin ADEIF* n° 99, 1976, p. 7).

« Mais la situation a pu être débloquée et mes enfants sont pupilles de la Nation.

Je dois ajouter que j'ai également perdu mon frère Georges sur le front russe. Né en 1923,

il a obtenu deux sursis en absorbant des litres de café très fort, ce qui faisait battre son cœur trop vite. Mais, au troisième passage au conseil de révision, les Allemands n'ont pas été dupes. Il est mort, près de Nevel, le 21 décembre 1943».



René Ostermann.  
(Coll. particulière)



Alfred Ostermann.  
(Coll. particulière)



Lucien Ostermann.  
(Coll. particulière)